

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 28

Artikel: L'arbre du roi
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

portionnée, Sicca représentait réellement le plus beau type de négresse que j'aie jamais rencontré. Elle fut remarquée par un jeune homme du pays. Mais les parents de Sicca, espérant pour leur fille un plus joli parti, repoussèrent la demande en mariage du jeune homme. De nouvelles instances du prétendant n'eurent aucun succès. Ces refus produisirent un tel effet sur l'esprit du malheureux évincé que la vie lui devint un insupportable fardeau dont il résolut de se débarrasser. Il désira toutefois que les orgueilleux parents de Sicca se repentissent amèrement de n'avoir pas favorablement accueilli ses requêtes, de n'avoir pas voulu fléchir, même quand il leur annonçait qu'il ne pourrait vivre sans Sicca. Aussi, dans le feu d'une inexorable vengeance, il se tua d'un coup de fusil, non sans avoir au préalable fait connaître à sa famille que sa mort devait être attribuée à son amour malheureux, non sans s'être fait promettre par les siens de le venger impitoyablement sur sa meurtrière.

A la nouvelle du suicide et des conditions dans lesquelles il s'était passé, la famille de Sicca fut consternée. Quoique peu riche, elle voulut détourner de l'enfant le sort qui l'attendait et fit offrir de grosses sommes d'or. Tout fut refusé; la famille se dépouillerait de tous ses biens, peine inutile: on en voulait à la vie de la jeune fille. Les parents du suicidé en appelèrent aux autorités indigènes qui se virent obligées d'appliquer la coutume. La seule grâce consentie à Sicca fut de lui laisser quelques jours pour pleurer avec ses amies sur sa fin prochaine et d'avoir une balle d'argent pour charger l'arme avec laquelle elle devait elle-même se priver de l'existence. Elle employa ces quelques jours de sursis à chanter avec ses jeunes compagnes son hymen funéraire et compléta le cruel sacrifice en se fusillant elle-même. Le noir était vengé.

Cet incident que rapporte le *Globe Trotter*, s'est conservé dans la mémoire des indigènes; le souvenir de la splendide beauté de Sicca est resté vivant parmi eux, car des chants populaires célèbrent cette beauté et racontent son trépas prématuré. C'est une de ces chansons que j'entendais tout à l'heure et que j'écoutais d'une façon tout à fait attentive.

G. F.

L'arbre du roi

(SUITE ET FIN.)

Devant eux, s'étendait la plaine, toute nue à perte de vue, sans le plus petit accident de terrain, sans le moindre refuge, et derrière eux le village, regorgeant de soldats.

de son père, un regard empreint tout à la fois de stupeur et de supplication.

— A quelle heure exacte Lenorcy a-t-il quitté les salons? demanda le banquier sans relever l'affirmation de sa fille.

— A trois heures précises.

— A trois heures! répéta-t-il lentement en indiquant un bougeoir en bronze couvert de cire. C'est également vers cette heure que la bougie a dû être allumée. Sa durée ordinaire est de cinq à six heures, la mèche brûlait encore à huit heures et demie quand je suis entré ici.

— Cette coïncidence établit un fait, elle ne peut être une preuve que ce soit...

— Gauthier plutôt qu'un autre qui se soit introduit ici, veux-tu dire? Ce serait aussi mon avis si ces petits riens trouvés là ne semblaient indiquer une piste.

— Oh! de grâce, mon père! n'associez

— Pourriez-vous gagner ce bouquet d'arbres? dit-elle en désignant un massif au pied de la montagne; là, il y a des retraites sûres.

— Impossible, mes jambes ne me portent plus. Ah! si j'avais un cheval! Mon royaume pour un cheval! comme disait le roi Richard. Il est vrai que je n'ai pas même le royaume, ajouta philosophiquement le jeune prince qui, en digne petit-fils de Henri IV, ne perdait jamais sa gaieté.

Mais Nelly n'écoutait pas ses plaisanteries.

Une rumeur grossissante arrivait du village...

— Cet arbre... dit Nelly, cachez-vous dedans.

— La cachette ne vaut rien... pas le moindre feuillage pour me dissimuler.

Dans le tronc... il est creux, glissez-vous vite... je dépisterai les soldats.

Le roi obéit; il était temps, un détachement apparaissait, sondant la plaine du regard...

Nelly avait repris sa place au pied du vieux chêne et fredonnait une ballade écossaise.

— Une innocente! dit l'officier; tant mieux, elle ne songera pas à nous tromper. Réponds, petite, as-tu vu passer un jeune homme?...

— Un jeune brun? Oui, Monsieur l'officier.

— Harassé, se traînant à peine, couvert de sueur et de poussière.

— Il faisait comme cela, dit Nelly en boitant

— Parfait! Où est-il?

— Oh! pas loin, Monsieur l'officier, répondit-elle en riant naïvement; il n'a pas un beau cheval comme vous.

— De mieux en mieux... Sais-tu l'endroit?

— Bien sûr... C'est moi qui le lui ai montré...

Oh! la cachette est bonne!... Vous ne la trouverez pas... si je ne vous y conduis pas...

— Mais tu m'y conduiras... n'est-ce pas, petite?

— Qu'est-ce que vous me donnerez?

— Une demi-couronne, dit-il en tirant une pièce d'or de sa poche.

Les yeux de l'enfant brillèrent...

— Donnez.

— Donnant, donnant. Conduis-nous d'abord. — Allez, descendez de votre cheval; il ne passerait pas dans les ravins et les fondrières...

— Tu as raison; garde ma bête, John.

— Attachez-là plutôt à l'arbre; vous aurez besoin de votre monde; il y a plusieurs hommes avec celui que vous cherchez... des paysans de chez nous...

— Cette fille est pleine de bon sens sous son air simple, dit l'officier en suivant le conseil; et maintenant guide-nous, petite.

Nelly obéit.

Les villageois qui avaient suivi les soldats regardaient l'enfant avec indignation.

— C'est un honte!

— Qui aurait pensé ça!

pas même un instant dans votre pensée le nom de notre ami à celui du coupable! Ce doute seul est une flétrissure que Gauthier ne doit pas subir! répliqua la jeune fille avec une indignation que contenait à grand'peine le respect dû à son père.

— Remarque que je n'accuse pas, Chantal, Je constate simplement. Un vol important a été commis ce matin dans mon bureau. Il n'y a pas eu d'effraction; donc il ressort de ce fait, que le coupable ne peut être qu'un initié aux secrets de fermeture de cette pièce et de mon coffre-fort. Or, à part ta mère, ton frère et toi, nul autre que Lenorcy, auquel j'ai donné le chiffre il y a quelques semaines en le priant de replacer des titres dans ce coffre pendant que je terminais une lettre, nul autre, dis-je, n'aurait pu ouvrir cette serrure sans la forcer.

(A suivre.)

— Livrer le roi! Qu'elle vile et lâche action! Pour de l'or! comme Judas, livrant le divin Maître pour de l'argent!

— Il faudrait la chasser à coups de pierres...

— Faut voir! faut voir! dit le vieux Duncan en hochant la tête: Nelly est maligne; c'est une trop brave, trop honnête fille pour commettre une pareille infamie.

— Vous avez raison, bon père! interrompit soudain une voix sortant du chêne royal.

Et Charles, apparaissant hors de la cachette, détacha rapidement le cheval du capitaine, bondit en selle et s'éloigna au galop en criant aux paysans stupéfaits:

— Merci à Nelly, je ne l'oublierai jamais!

Les soldats étaient arrivés à la lisière du bois; ils se retournèrent au bruit: un cri de fureur et une grêle de balles saluèrent le fugitif qui, lui, salua ironiquement ses ennemis en agitant son large feutre et disparut bientôt à leurs yeux stupéfaits...

Dix ans se sont écoulés.

Olivier Cromwell est mort.

Charles II est débarqué à Douvres et est rentré dans sa capitale, au bruit des acclamations générales.

Il parcourt maintenant en triomphateur les comtés de l'Ecosse, où il a passé jadis errant et proscrit.

Un jour, il s'arrête au village où il a couru si grand danger; il reconnaît l'arbre qui lui a servi de refuge.

Mais qu'est devenue cette petite Nelly qui montra tant de courage et de présence d'esprit?...

La pauvre fille a échappé à la colère des soldats; on l'amène devant le roi, qu'elle contemple les yeux pleins de larmes.

— Nul d'entre vous, Messieurs, dit Charles, n'a fait pour moi autant que cette jeune fille et ne mérite plus haute récompense. Que désirez-tu, Nelly?

— Rien, Sire, puisque vous voilà sur le trône de votre père...

Et comme elle veut lui baiser la main:

— Point, dit-il, je ferai comme a fait mon père.

Et il embrasse la pauvre paysanne sur les deux joues, malgré les sourires railleurs des courtisans.

— Ventre-Saint-Gris! comme eût dit mon aïeul, ajoute-t-il en riant, jamais je n'ai embrassé personne d'aussi bon cœur...

Le nom des Stuarts est éteint, le nom de Nelly est oublié, mais on montre toujours, dans un petit village d'Ecosse, un vieux chêne que l'on appelle encore aujourd'hui « l'Arbre du roi ».

ARTHUR DOURLIAC.

Les villes flottantes

Tout récemment, un nouveau paquebot de la Compagnie française transatlantique, la *Provence*, accomplissait sa première traversée. Il est incontestable que par son extrême confort, sa vitesse de 22 nœuds et sa communication permanente avec le continent par la télégraphie sans fil, ce bateau constitue un progrès énorme dans la navigation française. Nos voisins rattrapaient ainsi un peu de l'avance prise par les grands steamers de la White Star anglaise et par les Compagnies allemandes Hamburg-America et Norddeutscher Lloyd.

Mais la Hamburg-America, soucieuse de conserver le premier rang, avait déjà lancé, en novembre, un nouveau type de bateau qui laissait loin derrière lui tous les modèles en usage dans les Sociétés concurrentes.